

ces paroles et il reprit pensivement :—Je ne vois pas où elle peut être... Je suis revenu de la chasse par les chemins qu'elle a coutume de prendre, et je ne l'ai point vue.

—Pourtant, elle a pris sa direction habituelle, observa la mère Faublan, toute effrayée. Jacques, le malaise que j'ai ressenti aujourd'hui était un pressentiment. Je te le répète, il est arrivé malheur à Marthe.

—Voici venir Prosper Damas, dit soudain le colon ; il a passé la journée dans les bois, peut-être connaît-il quelque chose... On dirait qu'il veut nous parler, car, depuis qu'il nous a aperçus, il hâte le pas.

Le nouveau venu, dès qu'il crut pouvoir se faire entendre, s'écria :

—Marthe est-elle avec vous ?

—Non. Nous apportez-vous de ses nouvelles? demanda Paul Linois.

—Oui. Les Peaux-Rouges l'ont enlevée.

Louise Faublan poussa un cri terrible et s'affaissa dans les bras de son mari qui, l'ayant vue chanceler sous le coup de cette mauvaise nouvelle annoncée à brûle-pourpoint, était accouru vers elle.

—Comment sais-tu cela ? Qu'as-tu vu ? demanda le colon exaspéré.

—Comme je passais près du lac, à deux milles d'ici, il y a une heure à peine, j'entendis un cri de femme sur le rivage. Je crus reconnaître la voix de Marthe et j'accourus, mais je ne vis qu'un canot qui voguait sur le lac. Cependant, je suis certain qu'il contient quatre sauvages et une femme, mais la distance m'empêcha de distinguer ses traits. Comme je ne pouvais rien faire, je pris le parti de revenir chez moi pour annoncer la nouvelle quand, tout-à-coup, j'aperçus sur la grève, des empreintes de pas et ceci !

Il montrait un morceau de ruban rouge, déchiré et sali.

—C'est à Marthe. Oh ! Jacques, notre enfant est perdue, s'écria Mme Faublan avec angoisse, en jetant un regard sur son mari devenu pâle.

—Non, elle n'est pas perdue, reprit le fiancé de la jeune fille ; s'il est au pouvoir des hommes de la retrouver, nous la retrouverons. Il n'y a pas un homme dans tout ce *ranch* qui refusera de se joindre à nous pour nous aider dans nos recherches. Reprenez vos sens, madame, et soyez tranquille ; car, avant longtemps, je l'espère, votre fille vous sera rendue et les Peaux-Rouges seront punis de leur rapt. Oh ! je voudrais qu'Antoine Lacerte fut ici. Son expérience nous vaudrait beaucoup dans cette affaire.

—Je ne l'ai pas vu depuis longtemps, répondit Jacques ; il est toujours en course dans les bois, et le trouver maintenant c'est chose impossible. Nous ne pouvons compter que sur nous.

—Nous essaierons quand même, conclut Paul.

Hélas ! vous ne savez pas où ils l'ont transportée, dit Mme Faublan, les larmes aux yeux. Ils étaient sur le lac quand Prosper Damas les a vus, et comment pouvez-vous les suivre sur l'eau ? Comment saurez-vous où ils ont débarqué ? O, mon enfant ! je ne la reverrai plus !

—Je vous assure que nous la retrouverons. Et Paul Linois, s'adressant à Damas, lui posa cette question : Savez-vous à quelle race appartiennent les sauvages qui conduisaient l'embarcation ?

—Non... mais écoutez, je crois avoir un indice... Comme j'entrais dans la forêt, ce matin, j'ai aperçu l'Ours-Noir. Ne croyez-vous pas qu'il ait quelque chose à démêler dans cette affaire ?

—Oui, j'en suis sûre, continua la femme du colon ; il était au nombre des admirateurs de



Louise Faublan poussa un cri terrible et s'affaissa dans les bras de son mari...

Marthe. Elle en riait, mais cela ne faisait que l'aigrir. Aussi, je jurerais que c'est lui qui l'a enlevée.

—Je le crois aussi, s'écria Louis. Marthe m'a raconté l'autre jour qu'il lui avait proposé de l'amener dans son wigwam. Ah ! le coquin, si je mets la main dessus, il paiera cher le trouble et la peine qu'il nous cause. Je connais l'endroit où il a l'habitude d'attérir. Je vais aller chercher du secours. Préparez le grand canot et nous partirons de suite. Il n'y a pas de temps à perdre.

—Je vais avec toi, dit le père Jacques. Louise, demeure ici et tâche de supporter notre absence comme il faut. Nous reviendrons lorsque nous aurons trouvé Marthe. Je ne crois pas que l'Ours-Noir la maltraite. Si oui, notre vengeance sera terrible.

—Va, Jacques ! Va, Paul ! La durée de votre absence me paraîtra longue, mais qu'importe ! si vous triomphez. Mais, si vous revenez sans elle, mon cœur sera brisé à jamais.

—Ne t'alarme pas, femme, nous ferons notre possible,

Puis il partit immédiatement pour rejoindre Linois, qui venait de les quitter pour donner l'éveil aux colons de la région.

EDOUARD CABRETTE.

(La fin au prochain numéro)

LA FEMME

L'homme s'efforce, invente, crée, sème et moissonne, détruit et construit, pense, contemple, la femme aime. Et que fait-elle avec son amour ? Elle fait la force de l'homme. Le travailleur a besoin d'une vie accompagnée. Plus le travailleur est grand, plus la compagne doit être douce.

Ah ! vénérions la femme, sanctifions-la, glorifions-la. La femme, c'est l'humanité vue sous son côté tranquille ; la femme, c'est le foyer, c'est la maison, c'est le centre des pensées paisibles.

C'est le tendre conseil d'une voix innocente au milieu de tout ce qui nous emporte, nous courrouce, nous entraîne. Souvent, autour de nous, tout est l'ennemi ; la femme, c'est l'amie. Ah ! protégeons-la. Rendons-lui ce qui lui est dû. Donnons-lui dans la loi la place qu'elle a dans le droit. Honorons, ô citoyens, cette mère, cette sœur, cette épouse.

La femme contient le problème social et le mystère humain. Elle semble la grande faible, elle est la grande force.

L'homme sur lequel s'appuie un peuple a besoin de s'appuyer sur une femme. Et le jour où elle nous manque, tout nous manque.

C'est nous qui sommes morts, c'est elle qui est vivante. Son souvenir prend possession de nous. Et quand nous sommes devant sa tombe, il nous semble que nous voyons notre âme y descendre et la sienne en sortir.

(Pensée d'un philosophe.)

LA MODE EN 1895

(Voir gravure)

Notre première page : La mode, est due à la plume d'un de nos jeunes artistes de grand talent, M. Raoul Barré, de Montréal. On ne saurait trop encourager les efforts de ceux de nos jeunes gens qui, sentant en eux le "feu divin" consacrent leur temps et leur travail à développer et faire fructifier les aptitudes artistiques qu'ils ont reçues en partage. Il en est si peu, parmi nous, qui se doutent des déceptions, des armertumes que rencontrent ceux qui suivent les sentiers de l'Art, si peu, surtout qui se rendent compte du travail qu'a coûté la composition et l'exécution d'un beau dessin comme celui que nous publions aujourd'hui !

Quand le cœur change de passions, il ne fait que changer de supplices.—MASILLON.